

**UNIVERSITE GASTON BERGER
DE SAINT-LOUIS**



**Revue internationale de langues,
littératures et cultures**

**Laboratoire de recherche en art et culture
(LARAC)**

**n°22
2023**

ISSN: 0851-4119

SAFARA N° 22/2023 - ISSN 0851- 4119

Revue internationale de langues, littératures et cultures

UFR Lettres et Sciences Humaines, Université Gaston Berger,

BP 234 Saint Louis, Sénégal

Tel +221 77 718 51 35 / +221 77 408 87 82

E-mail : babacar.dieng@ugb.edu.sn / khadidiatou.diallo@ugb.edu.sn

Directeur de Publication

Babacar DIENG, Université Gaston Berger (UGB)

COMITE SCIENTIFIQUE

Augustin	AINAMON (Bénin)	Ousmane	NGOM (Sénégal)
Babou	DIENE (Sénégal)	Babacar	MBAYE (USA)
Simon	GIKANDI (USA)	Maki	SAMAKE (Mali)
Pierre	GOMEZ (Gambie)	Ndiawar	SARR (Sénégal)
Mamadou	KANDJI (Sénégal)	Aliko	SONGOLO (USA)
Baydallaye	KANE (Sénégal)	Marième	SY (Sénégal)
Edris	MAKWARD (USA)	Fatoumata	KEITA (Mali)
Abdoulaye	BARRY (Sénégal)	Fallou	NGOM (USA)
Magatte	NDIAYE (Sénégal)	Vamara	KONE (Cote d'Ivoire)
Kalidou S.	SY (Sénégal)	Alexiskhergie	SEGUEDEME (Bénin)
Ibrahima	SARR (Sénégal)		

COMITE DE RÉDACTION

Rédacteur en Chef : Mamadou BA (UGB)

Corédacteur en Chef : Ousmane NGOM (UGB)

Administratrice : Khadidiatou DIALLO (UGB)

Relations extérieures : Maurice GNING (UGB)

Secrétaire de rédaction : Mame Mbayang TOURE (UGB)

MEMBRES

Ibrahima DIEME (UGB)

Cheikh Tidiane LO (UGB)

Mohamadou Hamine WANE (UGB)

© SAFARA, Université Gaston Berger de Saint Louis, 2023

Couverture : Dr. Mamadou BA, UGB

Sommaire

1. Problématique du *waqf* au Sénégal : entre l’enseignement du concept et sa pratique
Djim DRAME 7
2. The Impacts of the “Colonial French Only-Policy” on L2-French Reading Comprehension for Wolof Learners of L2-French in Senegal
Moustapha FALL..... 27
3. Hardy : défenseur de la condition de la femme victorienne
Ndèye Nogoye GUEYE 57
4. De la notion de fonctionnalité à partir de l’exemple des associations d’orpailleurs au Sénégal
Bakary DOUCOURE..... 73
5. Remembering Alex La Guma’s Polemics: Resilience and Expectations in The “Rainbow” Nation
Kouadio Lambert N’GUESSAN..... 91
6. Déconstruire le dispositif protocolaire du discours amoureux, décentrer l’émotionnel masculin dans la poésie Labéenne
Diokel SARR..... 113
7. Re-Designing and Re-Assessing Curriculum in the Department of English of Université de Lomé: A Case Study of the American Studies Section
Koffitsè Ekélékana Isidore Guelly..... 135
8. L’écriture du génocide des Tutsi du Rwanda, un récit de soi à une dimension collective
Aïda Gueye 147

9. La koïnèisation et la dynamique du gengbè à Lomé
Essenam Kodjo Kadza KOMLA 165
10. RÉCIT CHRÉTIEN ET CRÉATION LITTÉRAIRE DANS LE
ROMAN FRANÇAIS DU XX^{ème} SIÈCLE ET LE ROMAN
COLONIAL AFRICAIN : L'EXEMPLE DE *LA FIN DE LA NUIT*
(1935) DE FRANÇOIS MAURIAC, *JOURNAL D'UN CURÉ DE*
CAMPAGNE (1936) DE GEORGES BERNANOS ET *LE PAUVRE*
CHRIST DE BOMBA (1956) DE MONGO BETI
Alioune SOW 187

RÉCIT CHRÉTIEN ET CRÉATION LITTÉRAIRE DANS LE ROMAN FRANÇAIS DU XX^{ème} SIÈCLE ET LE ROMAN COLONIAL AFRICAIN : L'EXEMPLE DE *LA FIN DE LA NUIT* (1935) DE FRANÇOIS MAURIAC, *JOURNAL D'UN CURÉ DE CAMPAGNE* (1936) DE GEORGES BERNANOS ET *LE PAUVRE CHRIST DE BOMBA* (1956) DE MONGO BETI

Alioune SOW

Département Lettres Modernes

Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal

Résumé

Au XX^{ème} siècle, sur le plan historique, la cruauté et les horreurs de la grande guerre ainsi que la colonisation ont conduit à un traumatisme profond dans la vie sociale et littéraire comme en témoignent l'ouvrage critique de Freud (*Le malaise dans la civilisation*, 1930) et celui de Paul Valéry (*La crise de l'Esprit*, 1919). C'est pourquoi, le roman, à cette période, s'interroge essentiellement sur la condition humaine, sur le sens de l'existence, et sur l'exploration ontologique de l'homme, sur ses rapports avec l'autre et avec Dieu. Ces interrogations sont portées d'une part par le roman existentiel et le roman chrétien et d'autre part par le roman colonial. Disons d'emblée que ces types de romans que tout oppose et unit à la fois justifie ici l'exercice comparatif. Dans cet article, en référence aux œuvres de Mauriac, de Bernanos et de Mongo Béti, il est question de réfléchir sur les enjeux du roman chrétien et du roman colonial au XX^{ème} siècle, dans un contexte où l'homme semble être animé par une profonde quête métaphysique. Il s'agira de montrer comment Mauriac et Bernanos cherchent à apporter des réponses bibliques face aux questions existentielles qui inquiètent tous les romanciers du XX^{ème} siècle et comment s'articule le message chrétien dans le contexte colonial.

Mots-clés : roman, écrivain, catholique, Bible, péché, guerre, colonialisme

Abstract

In the twentieth century, historically, the cruelty and horrors of the Great War led to a deep trauma in social and literary life. This is why the novel, at this time, essentially questions the human condition, the meaning of existence, and the ontological exploration of man. These questions are raised on the one hand by the existential novel and on the other hand by the Christian novel: novels that

everything opposes and unites at the same time. In this article, with reference to the works of Mauriac and Bernanos, it will be a question of reflecting on the stakes of the Christian novel, in the twentieth century, animated by a profound metaphysical quest in a context where man seems to lose all link with the sacred. It will be a question, in a comparative perspective, of showing how Mauriac and Bernanos seek to provide Catholic answers to the metaphysical questions that overwhelm all novelists of the twentieth century.

Keywords : novel, writer, catholic, Bible, sin.

INTRODUCTION

Au XXème siècle, le trauma laissé dans les consciences à cause des massacres de la première guerre mondiale et les bévues coloniales orientent la littérature dans une nouvelle voie. Celle-ci s'incarne diversement à travers la colère iconoclaste des surréalistes, la prose révolutionnaire des existentialistes, ou dans une toute autre perspective, le roman chrétien et celui colonial. Chacune de ces orientations cherche toutefois à réfléchir sur la condition humaine et sur le sens de l'existence. En effet, nous pensons qu'à la différence du roman existentiel, les romans de Mauriac, de Bernanos et de l'ensemble des écrivains catholiques semblent donner une fin religieuse à toutes les questions ontologiques ; la réponse à la présence du mal se trouve pour eux dans l'effort des hommes à atteindre la sainteté comme l'enseignait déjà St Augustin dans *La cité de Dieu*. Cependant, avec *Le Pauvre Christ de Bomba* (1956) Mongo Béti, en insistant sur l'inanité de l'action missionnaire en Afrique, dénonce l'hypocrisie religieuse et renvoie les missionnaires à leurs contradictions et à leurs illusions. Dès lors, les questions fondamentales qu'on se pose, dans cette étude, sont : Qu'est-ce qui justifie le recours au sacré dans ce contexte essentiellement marqué par la crise existentielle (les guerres et l'occupation coloniale) ? Comment se manifeste le récit invariant chrétien dans les romans de Mauriac, de Bernanos et de Mongo Béti ? En quoi l'esthétique du roman chrétien et le récit colonial sur le christianisme pourraient être lus comme des modèles de subversion du discours religieux ? Ce travail propose de profiter des perspectives ouvertes par l'approche comparée que nous adoptons. Celle-ci permet de mettre en avant les relations intrinsèques de la spiritualité de ces trois romanciers, relations qui, à notre

avis, ont été trop souvent occultées par bon nombres de critiques. Conscients qu'un tel sujet nécessiterait clairement des connaissances théologiques, bibliques, et mystiques très approfondies, nous avons jugé nécessaire de partir de la méthode intertextuelle pour étudier d'abord l'expérience du sacré chez Mauriac, Bernanos et Mongo Béti, avant de montrer le caractère subversif de leurs romans.

1. L'expérience du sacré

Grand lecteur de Claudel et de Maurice Barrès, François Mauriac, élu à l'académie française en 1933 et lauréat du prix Nobel en 1953, est un écrivain catholique issu de la bourgeoisie bordelaise. Dans ses romans, il ne cesse de représenter les tiraillements entre le désir et la foi, l'amour et l'argent, le bien et le mal. En même temps, il incarne une tradition littéraire héritée du XIXème siècle, le naturalisme, qui entend décrire la société et analyser la psychologie des individus. Il présente une société de province où s'affrontent des passions délétères et met en scène des personnages tiraillés entre le mal et l'espérance du salut.

Parallèlement, face à la crise liée à la perte de la foi dans le contexte du XXème siècle, Bernanos dans son chef d'œuvre, *Journal d'un curé de campagne*, propose un retour vers l'orthodoxie chrétienne. Dans ce roman, il présente la figure d'un jeune prêtre qui écrit son journal dans lequel il raconte comment il est parvenu à transformer sa paroisse et, surtout, à sauver des âmes, en particulier celle d'une comtesse éprouvée par la mort de son enfant. Malgré sa faiblesse, ses défauts et l'incompréhension qu'il suscite auprès des autres paroissiens, il continue à méditer sur la condition humaine, sur l'éternel tiraillement entre le bien et le mal.

Le roman de Mongo Béti est également écrit sous forme d'un journal. Le jeune garçon Déni, un boy comme on pourrait le constater dans la plupart des romans coloniaux, raconte le récit des efforts d'évangélisation de l'église catholique en Afrique sur fond de suprématie coloniale. Roman à la fois anticlérical et anticolonial, son narrateur raconte la colonisation dans son versant religieux, les turpitudes au sein de l'église catholique dans les territoires colonisés d'Afrique dans le Cameroun des années 30.

Dans chacun de ces trois romans, il s'agit donc d'une histoire de quête spirituelle qui s'inscrit en effet au cœur de ce qui a toujours été la préoccupation du christianisme : « le salut de l'homme ». Surtout qu'au XXème, l'Europe et l'Afrique pourraient se présenter comme un « désert spirituel » où la problématique du Mal est liée principalement à la bêtise humaine. Dans le roman français moderne, elle est prise en charge par deux idéologies qui s'opposent : l'idéologie du roman « existentiel » et celle du roman « chrétien ». La première se définit comme une pensée qui accorde à l'existence la préséance sur l'essence, et se pose comme un humanisme. Elle répond aux angoisses ontologiques qu'expriment les œuvres d'Albert Camus, la philosophie existentialiste, théorisée dans *l'Être et le Néant* (1943) de Jean-Paul Sartre. La seconde se développe après le repli de la cléricature à cause des débats intellectuels sur Dieu et sur la religion, conséquence des traumatismes de la guerre. Ainsi, « se lève, pour la première fois dans l'histoire intellectuelle, un groupe de jeunes écrivains qui s'affirme au nom d'une esthétique catholique, comprise comme une arme de reconquête d'une société où la République laïque s'impose » (Hervé Serry, 2002, p. 38). En effet, comme le présente Maurice Bardèche, les écrivains catholiques vont « à la racine » pour juger « l'étendue du mal » (Bardèche, 1947, p. 15). Ils se situent dans une version à la fois absurde et chrétienne de l'histoire où l'existence elle-même est tragiquement représentée. Tandis que dans le contexte africain, la représentation du mal dans le roman colonial est tributaire à un fait historique. L'anticléricalisme du peuple africain ne repose point sur une idéologie mais plutôt sur une version de l'histoire et une fausse interprétation de la parole biblique. « Ce que la modernité [africaine] donne à lire dans la pluralité de ses écritures, c'est l'impasse de sa propre Histoire » (Barthes, 1972, p. 49). Le révérend père Drumont croit à sa mission spirituelle et sa bonne foi n'est jamais mise en doute. Il prend très au sérieux sa mission d'évangélisation, s'oppose généralement à la brutalité trop voyante de l'entreprise coloniale. Mais son idéalisme paternaliste n'a aucune prise sur un réel qui s'adapte aux contraintes coloniales mais se joue de leurs alibis idéologiques ou spirituels. Le réalisme de Mongo Béti sur l'hypocrisie de l'entreprise coloniale à propos de la religion catholique a une fonction critique d'une redoutable efficacité.

Cette réflexion très profonde sur la présence du mal dans sa version universelle traverse tous les textes de notre corpus. D'ailleurs, on note une ouverture assez classique de ces textes où le lecteur est mis dans la même position que le personnage principal. Dans *Journal d'un curé de campagne* par exemple, celui-ci voit, très tôt, en la spiritualité un jeu d'équilibre.

Ma paroisse est une paroisse comme les autres. Toutes les paroisses se ressemblent. Les paroisses d'aujourd'hui, naturellement. Je le disais hier à M. le curé de Norenfontes : le bien et le mal doivent s'y faire équilibre, seulement le centre de gravité est placé bas, très bas. Ou, si vous aimez mieux, l'un et l'autre s'y superposent sans se mêler, comme deux liquides de densité différente (Bernanos, 1936, p. 1).

Le cadre énonciatif de cet *incipit* est pratiquement le même dans tous les romans chrétiens qui se situent entre les deux guerres. En effet, dès les premières pages de ces romans, apparaît souvent la figure de l'homme d'église (prêtre, pasteur, curé, évêque) qui définit les contours de son idéologie en signant un contrat de lecture avec le lecteur, autrement dit la convention à partir de laquelle le livre devrait être lu. Celle-ci s'oriente souvent sur le tiraillement entre le Bien et le Mal ; le Péché et la Grâce ; le Paradis et l'Enfer, etc. C'est pourquoi, chez Mauriac, la faute commise, il y a de cela 15ans, rattrape le personnage dès le premier chapitre du roman ou du moins dès les premières lignes de l'*incipit*. Thérèse évolue dans la prison de son acte préposé dans le passé. C'est une femme souffrante d'une pathologie cardiaque qui vit dans un appartement à Paris avec sa servante Anna, dans les affres de la solitude et de l'isolement. Elle endosse le fardeau du péché tout au long du récit. Et, vers la fin du roman, Mauriac lui offre une possibilité de rédemption, l'espoir que la religion offre à l'homme.

Il serait judicieux de préciser que *la Fin de la nuit* est une suite logique de *Thérèse Desqueyroux* (1927). Les deux romans apparaissent comme un diptyque, une synthèse des grandes confluences du roman chrétien. Dans le premier, le personnage confronté à la bassesse humaine, connaît un drame intérieur après le péché de la tentative de meurtre. Dans le second, le drame est symbolisé, par le titre métaphorique, *la fin de la Nuit* qui vient renforcer les champs lexicaux « des ténèbres » et de la « solitude », identifiables dès le

premier chapitre du roman. En effet, l'environnement immédiat de Thérèse est privé de lumière et le narrateur la décrit comme un personnage « tournait autour de ce monde clos » (Mauriac, 1935, p. 11). Ce cadre énonciatif est tout de même identifiable dans l'incipit *du journal d'un curé de campagne*, et celui du *Pauvre Christ de Bomba*. Le curé et Père Drumont décrivent le climat pécheresse et dramatique de leurs paroisses respectives en utilisant des images apocalyptiques et ténébreuses, une situation de chaos dans lequel s'engouffrent ces âmes délictueuses qui habitent leurs cités et qui ont perdu tout lien avec Dieu. Quand le curé affirme : « C'était ma paroisse, mais je ne pouvais rien pour elle, je la regardais tristement s'enfoncer dans la nuit, disparaître... Jamais je n'avais senti si cruellement sa solitude et la mienne. » (Bernanos, 1936, p. 3), le Père Drumont avoue son échec : « comment pourrait-il en être autrement dans ce pays Tala, ce royaume de Satan, ce Sodome et Gomorrhe, (...) le district le plus peuplé de Bomba. Si après vingt ans, ils n'ont fait aucun effort dans la religion, alors je ne peux qu'admettre mon impuissance. » (Béti, 1956, p. 13)

Chez Bernanos, Mauriac et Mongo Béti, les personnages principaux expriment donc un déchirement, une souffrance qui naît du péché, de la rupture avec l'absolu ou la quête toujours inachevée de celui-ci. Péché, c'est rompre avec l'absolu, briser le pacte d'amour avec Dieu. Si Thérèse, les habitants du village du curé et ceux de Bomba souffrent, c'est symboliquement parce que le péché les éloigne de Dieu, source de tout amour. Chez les trois romanciers, On assiste dès lors à une représentation du péché conçu non comme une entorse à un code moral ou juridique mais comme un outrage proprement religieux qui s'épare l'Homme et l'Etre et qui justifie en partie la déchéance humaine, dans le contexte du XXème siècle marqué essentiellement par la guerre et la colonisation. Le rôle que ces trois auteurs assignent à la religion est donc une épuration des mœurs, un débarbouillage des âmes impies.

Une paroisse, c'est sale, forcément. Une chrétienté, c'est encore plus sale. Attendez le grand jour du Jugement, vous verrez ce que les anges auront à retirer des plus saints monastères, par pelletées – quelle vidange ! Alors, mon petit, ça prouve que l'Église doit être un solide ménage, solide et raisonnable. (Bernanos, 1936, p. 12).

Beaucoup de ces convertis ont pris une deuxième ou même une troisième épouse. Seuls les petits enfants viennent encore au catéchisme mercredi matin. L'endroit est pourri. Personne d'autre que les femmes plus âgées ne paie maintenant les cotisations de l'église (Béti, 1956, p. 13)

Certes, le principe, dans les *incipit* de ces romans, semble être de peindre des personnages ancrés dans la souillure des passions, mais ce sont des êtres qui connaissent, à la fin, la grâce. Car, à la suite de saint Paul, « là où le péché abonde, la grâce surabonde » (Romains 5 ; 20). Donc aussi bien dans *Journal d'un curé de campagne* que dans *la fin de la nuit*, ou même *le Pauvre Christ de Bomba*, les personnages (Thérèse, la communauté de Louis et celle du Père Drumont) ont, selon toute logique paulinienne, droit à une rédemption. D'ailleurs, Mauriac affirme « Même dans l'état de grâce, mes créatures naissent du plus trouble de moi-même. Elles se forment de ce qui subsiste en moi » (Mauriac, 1951, p. 65). Allant à la source profonde de cette vision manichéenne du monde ancré dans le péché originel, le roman chrétien de Mauriac plonge le personnage de Thérèse dans « la dérélition d'une âme privée de Dieu » selon la belle formule de John E. Jackson. Cependant, après l'acte de Thérèse et la souffrance qu'elle a connue, l'auteur lui offre l'épuration et donc une possibilité de rédemption dans la foi chrétienne. C'est d'ailleurs, la Grâce obtenue qui semble procurer « la légitimité de son combat spirituel » (Mauriac, 1951, p. 65). Une formule résume bien l'intérêt moral de son roman : « Je peins des êtres au fond de l'abîme, mais du fond de l'abîme, ils voient le ciel » (Mauriac, 1922, p. 116).

Pour Bernanos également, le salut est toujours possible, contrairement à tant de héros désespérés du roman existentiel ou d'une littérature qui « célèbre la transcendance du rien » (Mauriac, 2000, p. 405). Malgré leur ancrage dans le péché, les personnages de Bernanos espèrent retrouver le sauveur : « Et lui, le village, il semblait attendre aussi – sans grand espoir – après tant d'autres nuits passées dans la boue, un maître à suivre vers quelque improbable, quelque inimaginable asile » (Bernanos, 1936, p. 4). Il en est de même pour les personnages de Mongo Béti. En effet, le père Drumont apparaît comme le libérateur de la ville de Bomba : « il s'est mis au travail dès son arrivée. Il a

d'abord construit la maison de mission pour les pères... ceux qui l'ont vu ne sont jamais lassé de ses louanges, même le non converti. » (Béti, 1956, p. 15). Cependant, contrairement aux personnages de Bernanos et de Mauriac, les patients du père Drumont (les habitants de Bomba) ne connaîtront jamais la grâce. C'est une façon pour Mongo Béti de montrer l'échec du christianisme dans les colonies africaines. Après 20ans de mission, le père prend brutalement conscience des limites de son action. Son échec est triple : il n'a pas su répondre aux attentes réelles des populations parce que trop occupé par son souci d'imposer la moralité chrétienne et les dogmes catholiques. Il a laissé son église se transformer en un simple auxiliaire de l'entreprise coloniale. Plus dur encore sera la découverte de la transformation de la maison des jeunes filles en un lieu de débauche. Drumont est obligé de s'avouer vaincu. Ce qui fait du roman de Mongo Béti une tragédie quasi racinien alors que les premières pages pourraient se lire comme une version de *Tartuffe* des temps coloniaux.

Toutefois, il serait judicieux de souligner que le roman colonial ne s'intéresse pas uniquement à l'action des missionnaires mais à toute la réalité perverse de la colonisation. Mongo Béti dénonce en filigrane l'exploitation de l'homme par l'homme. Il en est de même dans *la fin de la nuit*. Car, si Thérèse a tenté d'assassiner son mari, ce n'est pas parce qu'elle ait une nature perversie. L'acte de Thérèse est une occasion pour Mauriac d'interpeller tous les bourgeois. C'est la réaction d'une femme troublée, angoissée et même révoltée par le conformisme bourgeois et ses manifestations sordides. Donc, luxure, mensonge et mépris de l'amour fondent dans *la fin de la nuit* la critique de la société bourgeoise. Nous comprenons ainsi l'insincérité qui explique la réaction de la fille de Thérèse, Marie, à propos de son mariage avec Georges Filhot, l'angoisse et le pessimisme de celle-ci à l'endroit de la famille Filhot. Cette mise en garde sur la dialectique sociale du dominant et du dominé, ce vieil paradigme de la dépendance développé avant tout par les néo-marxistes apparaît clairement dans le roman de Bernanos. Quand le prêtre répond à l'invitation du comte et de la comtesse, il élabore en même temps la critique de la bourgeoisie française :

Les châtelains n'avaient pas, comme on dit, bonne presse au grand séminaire, et il est certain qu'un jeune prêtre doit garder son indépendance vis-à-vis des

gens du monde. Mais sur ce point comme sur tant d'autres, je reste le fils de très pauvres gens qui n'ont jamais connu l'espèce de jalousie, de rancune, du propriétaire paysan aux prises avec un sol ingrat qui use sa vie, envers l'oisif qui ne tire de ce même sol que des rentes.[...]. La conscience de sa supériorité, le goût héréditaire du commandement, l'âge même, n'ont pas réussi à le marquer de cette gravité funèbre, de cet air d'assurance ombrageuse que confère aux plus petits bourgeois le seul privilège de l'argent. (Bernanos, 1936, pp. 33-41).

La première remarque du curé dans son monastère, c'est l'inégalité sociale qui secoue ses patients et qui enfonce d'avantage le bourg dans les ténèbres du mal, l'étiollement d'une aristocratie locale déchirée par la cupidité. Mais selon le curé, le mal est devenu un abîme dans lequel semble se jeter l'homme du XX^{ème} siècle. Faut-il alors retourner aux valeurs sacerdotales (amour, espoir, patience) pour retrouver la pureté perdue ? C'est là, la « question profonde » qui unit Bernanos et Mongo Béti et qui les sépare de Mauriac. En effet, le peuple de Louis et celui du père Drumont sont à l'image du peuple de Noé, ils ont renoncé et ils l'assument. L'amour [au sens spirituel du mot] n'avait plus aucune valeur pour eux : « Quand leur bouche a pu l'articuler pour la première fois, le mot amour était déjà un mot ridicule, un mot souillé qu'ils auraient volontiers poursuivi en riant, à coups de pierres, comme ils font des crapauds. » (Bernanos, 1936, p. 26) c'est pourquoi *le journal d'un curé de campagne* et *Le pauvre christ de Bomba* peuvent apparaître comme une mise en abîme de la prêche des hommes religieux sur la perte du sentiment religieux qui habite l'homme du XX^{ème} siècle.

Dans *la fin de la nuit* par contre, même si l'amour est dévorant et dévastateur, il finit par triompher : on tue et on meurt par amour. Si chez Thérèse l'amour fait succomber à la fatalité intérieure, chez Georges, il éclate comme un coup de foudre et se traduit par un désordre de l'esprit et de la raison. Mais, chez l'écrivain chrétien, l'amour n'est pas uniquement charnel il est directement dérivé de celui de Dieu. Il y a bien-sûr les passions et les instincts mais ceux-ci sont dépassés et on atteint l'amour véritable dans les rapports entre Thérèse et Marie. D'ailleurs Marie symbole vivant de l'amour serait le point de jonction entre le péché de Thérèse et son salut final. Entre le Mal et le Bien, Thérèse doit passer par « l'Amour », par Marie (notons que dans M.A.R.I.E,

il y a le verbe A.I.M.E.R). Il n'y aurait pas un péché qui puisse être pardonné, car « il y a plusieurs demeures dans la maison du père » (Jean 14 : 2).

Cette quête du salut, dans un autre sens, s'énonce dans le dénouement tragique de *la fin de la nuit* à travers la représentation de la mort. Selon la tradition chrétienne en général et celle de la doctrine orthodoxe (de Saint Paul en particulier), l'homme meurt après le péché puisque « le salaire du péché c'est la mort » (Romain (5 : 16)). Mais la mort s'articule différemment dans le roman de Mauriac : elle est d'une part symbolique et purificatrice et d'autre part anagogique et factuelle. La mort symbolique est bien plus spirituelle. Selon les termes d'Eliade, c'est « une mort initiatique » (Eliade, 1957, p. 200). En effet, dans le récit chrétien, après la rémission du péché, le pécheur vit une sorte de renaissance dans la foi et la grâce. Dans *la Fin de la nuit*, George Filhot porte à cet effet la figure du prêtre par qui passe l'onction gracieuse. C'est pour cette raison qu'il va occuper les six chapitres du milieu pour d'avantage préparer la confession symbolique de Thérèse, une opération expiatoire par laquelle elle se défait de la souillure qui la séparait de Dieu. La mort symbolique de Thérèse ouvre les voies de l'unité. Elle ne souffre plus, elle est en paix avec elle-même, elle est exempte de péché.

Malgré la constance et l'allégeance à l'idéologie religieuse qui parcourt leurs textes, les auteurs de notre corpus semblent avoir une expérience particulière avec le sacré. Cependant, la connexion entre la vérité romanesque et la vérité biblique déconstruit la vision ontologique de la foi chrétienne qui est disséminée dans leurs romans.

2. intertextualité et déconstruction

Au XX^{ème} siècle, sur la poétique des genres, souffle un vent de renouveau sans précédent. La poésie est maintenant puisée dans des domaines psychiques encore inexplorés, comme le cas de la poésie surréaliste ; le théâtre de l'absurde se veut être en corrélation intime avec l'homme moderne ; et le roman, flexible par nature, pose les possibilités de repenser le genre ainsi que l'idéologie de ceux qui le pratiquent. C'est pourquoi nous considérons le roman chrétien comme un bémol dans le contexte littéraire du XX^{ème} siècle, marqué essentiellement par le développement du roman

subversif pratiqué par les théoriciens de l'existentialisme et de la philosophie de l'absurde. Pourtant, chez l'un comme chez l'autre, la spiritualité chrétienne qui apparaît comme le « grand code » de la littérature est greffée d'emprunts mythologiques et de mythes littéraires qui font que le sacré et le profane sont en constante corrélation. C'est pourquoi le comparatiste canadien Northrop Frye, au moyen d'une approche transdisciplinaire, montre l'influence de la spiritualité dans la littérature. Reprenant les archétypes de la spiritualité biblique qui, selon lui, seraient le prolongement de celle de l'Antiquité grecque, Frye dira que toute « littérature est la mise en œuvre d'une mythologie, c'est-à-dire d'un modèle verbal de la culture propre à une société ; la mythologie occidentale est dominée par le mythe biblique, qui a su intégrer des lambeaux de mythologies antérieures ou parallèles » (Frye, 1984, p. 29).

Donc, même si l'intertexte sacré parcourt les romans de Mauriac, de Bernanos et de Mongo Béti, il reste quand même subsidiaire à une seconde instance, assujetti au bruissement de la langue du texte comme dirait Barthes. En effet, au-delà même du contexte du XX^{ème}, « le roman est un déicide secret, c'est-à-dire un assassinat symbolique de la réalité. Écrire un roman est un acte de rébellion contre la réalité, contre Dieu, contre la création de Dieu qui est la réalité » (Vargas Llosa, 2000, p. 142). Ainsi s'énonce le crime d'honneur des romanciers (catholiques) qui se frottent désormais au « scandale » de la caricature (Deleuze). On retrouve le même « crime » dans le roman colonial de Mongo Béti. Dès les premières pages, le narrateur, au moyen d'une métastase, confond l'image du père Drumont avec celle du Christ. Il en fait un seul personnage se chevauchant et s'imitant grâce aux détournements sémantiques, et à la défiguration¹.

Dites-leur que Jésus-Christ et le Révérend Père sont tous un. Surtout quand les enfants de notre village, regardant l'image du Christ entouré de garçons, ont été étonnés de sa ressemblance avec notre Père. Même barbe, même

¹ Toute la littérature moderne est marquée par un retour vers la source biblique. Elle est partagée entre figuration et défiguration de la figure du Christ. Voir la thèse de Martina Della Casa, *Expériences du sacré et (dé)figurations du Christ*, Doctorat d'Études Supérieures Européennes, Les Littératures de l'Europe Unie, DESE, Littérature française, Alma Mater Studiorum de Bologna, (sous la direction de Anna Paolo Soncini), 2014.

soutane, même cordon autour de la taille. Et ils se sont écriés: « Mais, Jésus-Christ est exactement comme le Père moi ». Et le Père leur a assuré que Christ et lui-même étaient tous un. Et depuis, tous les garçons de mon village appellent le Père « Jésus-Christ ». Jésus Christ ! Oh, je suis sûr que ce n'est pas un blasphème. Il mérite vraiment ce nom, ce simple éloge des cœurs innocents. Un homme qui a répandu la foi parmi nous ; fait de bons chrétiens chaque jour, souvent malgré eux. Un père - Jésus-Christ ! (Béti, 1956, p. 3)

Dans ce passage, l'image crée un effet de surprise. Car, elle contredit ce que l'auteur a évoqué dans le titre métaphorique « le pauvre christ de Bomba », orientant le lecteur sur l'échec des missionnaires en Afrique. Le portrait d'un Christ échu et impuissant est, chez Mongo Béti, plus qu'une caricature ; c'est une forme de parodie religieuse.

En outre, du côté de la littérature française, parler d'« écrivain-catholique » est comme une sorte d'oxymore. Car, être écrivain, c'est une inspiration propre qui part de la transgression du réel et catholique renverrait à la foi, au dogme, à une croyance infaillible en une réalité supérieure. Or, être romancier, c'est s'adjuger le droit de refaire la vie, de l'imaginer alors que le « chrétien-croyant », au lieu de scruter l'invisible, s'émerveille d'une création déjà finie comme le soutient Paul Claudel : « Les Écritures ne disent-elles pas que celui qui scrute la Majesté sera comme écrasé et englouti par la Gloire et que nul œil humain ne peut sonder la destinée que Dieu réserve à ses élus ? » (Claudel, 1963, p. 151). Quant au critique Charles du Bos, converti en 1927, il résumait ainsi la situation de l'écrivain catholique : « le péril de l'intervention d'un automatisme quel qu'il soit dans cette sphère est au second degré, car d'ores et déjà, du seul fait qu'il est chrétien, dans l'écrivain les incroyants voient déjà un demi-automate. Gide, et combien d'autres, ne vont-ils pas répétant sans cesse : « Votre siège est fait d'avance : vous ne pouvez ni écrire, ni penser, ni peut-être même sentir autrement que vous n'êtes obligés de penser, de sentir et d'écrire » (Du Bos, 1954, p. 240).

Pourtant, Mauriac estime que « le redoutable don de créer » fait de lui « le singe de Dieu ». Mais reprendre la création de Dieu, c'est indubitablement le réécrire, c'est en réalité le subvertir pour en créer une autre similaire. En effet, « l'écrivain-artiste » imite un Artiste plus grand que lui, le « Créateur-Dieu ».

Il cherche à refaire le travail qui avait été demandé à Adam dans la Genèse, c'est-à-dire, « nommé et classé les animaux, les cailloux et les herbes ; [...] comblé les vides, noué cette grande chaîne des êtres qui devait conduire du minéral jusqu'à l'animal raisonnant couronné d'une âme » (Foucault, 1966, p. 25). Écrire un roman, c'est donc composer la vie, au sens premier du verbe. Le corps du texte devient par conséquent un corps meurtri, subverti et déconstruit. D'ailleurs, Jean-Paul Sartre a reproché à François Mauriac d'être comme Dieu dans sa création, un romancier qui crée, manipule, oriente le destin de ses personnages. Il les enferme, selon lui, dans une essence, une identité qui leur ôte toute liberté. Les personnages, l'intrigue, deviennent les marionnettes, les jouets de cet auteur omniscient, omnipotent (Sartre, 1947). C'est la conception classique du romancier, déjà exprimée par Flaubert : « L'auteur dans son œuvre doit être comme Dieu dans l'univers, présent partout et visible nulle part » (Lettre à Louise Colet, 9/12/1852).

S'énonçant dès le titre, la déconstruction du récit chrétien commence dès lors dans *la Fin de la Nuit* par l'allégorie de la nuit qui s'inspire d'un récit ancré dans une tradition purement catholique mais subtilement déjouée par l'auteur. En effet, la nuit est le moment où Thérèse échappe à sa captivité spirituelle. C'est une longue nuit libératrice qui pareillement à la « Nuit Pascale du 23 novembre 1654 » (Andrieu, 1955, p. 51) symbolise la nuit pendant laquelle les fils d'Israël célébraient la sortie d'Égypte. La nuit de Thérèse c'est aussi la nuit de l'origine (avant la genèse du verbe), c'est celle du chaos, préfigurant ainsi les rapports anagogiques entre la lumière de la foi et les ténèbres de l'ignorance. Pourtant, sur la préface du livre, le romancier, parlant de son personnage principal, avoue : « Depuis dix ans que fatiguée de vivre en moi, elle demandait à mourir, je désirais que cette mort fût chrétienne ; aussi avais-je appelé ce livre, qui n'existait pas encore, "LA FIN DE LA NUIT", sans savoir comment cette nuit finirait : l'œuvre achevée déçoit en partie l'espérance contenue dans le titre » (Mauriac, 1935). Le contenu symbolique de la nuit trahit en quelque sorte la signification réelle que Mauriac l'attribue dans son roman. En effet, contrairement au titre du roman de Mongo Béti, le titre du roman de Mauriac est symbolique à tout point de vue.

Chez Bernanos également, la subversion se justifie, dès le titre, par la nature du récit. Puisque, le journal peut être une violation du secret ecclésiastique, surtout

s'il est tenu par un prêtre qui, du reste, doit se faire holocauste au nom du Père d'en haut, comme en témoigne ces lignes.

Je relis ces premières pages de mon journal sans plaisir. Certes, j'ai beaucoup réfléchi avant de me décider à l'écrire. Cela ne me rassure guère. Pour quiconque a l'habitude de la prière, la réflexion n'est trop souvent qu'un alibi, qu'une manière sournoise de nous confirmer dans un dessein. Le raisonnement laisse aisément dans l'ombre ce que nous souhaitons d'y tenir caché. L'homme du monde qui réfléchit calcule ses chances, soit ! Mais que pèsent nos chances, à nous autres, qui avons accepté, une fois pour toutes, l'effrayante présence du divin à chaque instant de notre pauvre vie ? On ne joue pas contre Dieu. (Bernanos, 1936, p. 7)

En effet, bien que le journal soit un prétexte d'écriture, il permet au curé de dévoiler banalement la situation décadente de sa paroisse en partageant ses expériences quotidiennes. Mais à travers cette expérience, Bernanos cherche à montrer tout simplement que le sacré se trouve « dans la banalité du monde » (Mounier, 1953, p.148). C'est pourquoi d'ailleurs son narrateur banalise la tenue du journal.

Ce n'est pas un scrupule au sens exact du mot. Je ne crois rien faire de mal en notant ici, au jour le jour, avec une franchise absolue, les très humbles, les insignifiants secrets d'une vie d'ailleurs sans mystère. Ce que je vais fixer sur le papier n'apprendrait pas grand-chose au seul ami avec lequel il m'arrive encore de parler à cœur ouvert et pour le reste je sens bien que je n'oserai jamais écrire ce que je confie au bon Dieu presque chaque matin sans honte. Non, cela ne ressemble pas au scrupule, c'est plutôt une sorte de crainte irraisonnée, pareille à l'avertissement de l'instinct. (Bernanos, 1936, p. 8)

Le pauvre Christ de Bomba se présente aussi sous la forme d'un journal personnel ; celui de Déni, garçon ou boy du père Drumont. Cet adolescent qui accompagne le père dans la brousse note soigneusement toutes les informations dans son cahier. C'est à travers le prisme décalé de ces notations fidèles et naïves du drame de la colonisation que le lecteur saisit la grandeur et la décadence du personnage central. Si les paradoxes de l'entreprise coloniale ont été un moment charnière de l'histoire des africains, et aussi de

l'histoire littéraire coloniale, ils sortent ici dans la bouche d'un enfant qui se substitue presque au père Drumont, le seul blanc qui avoue sans scrupules l'échec de l'entreprise coloniale.

Je comprends que ce que j'aurais dû faire était de tenir un journal très détaillé du jour de mon arrivée ici... Il se tut et, posant sa joue sur sa main gauche, se mit à griffonner mécaniquement sur la page devant lui. «Savez-vous, ajouta-t-il après un moment, je ne peux même pas vous décrire ma vie?... J'ai quitté la France avec toute l'ardeur d'un apôtre. Je n'avais qu'une idée en tête et une ambition dans mon cœur : étendre le Royaume du Christ. L'Europe rationaliste, si pleine d'arrogance, de science et de conscience de soi, m'a rempli de consternation. J'ai choisi les déshérités, ou ceux que je me plais à considérer comme tels. (Béti, 1956, p. 154)

Donc, très en mode dans la littérature du XXème siècle, le genre « journal » devient donc une occasion de donner la parole aux hommes religieux mais aussi aux sujets extérieurs comme Déni non pas pour poser les modalités d'un engagement intellectuel laïque au nom du catholicisme mais pour inviter le lecteur à prendre conscience de ses errements. Dans *la Symphonie Pastorale* d'André Gide, on retrouve le même prétexte avec le Pasteur Louis. Les hommes d'église entrent désormais dans le laboratoire littéraire. À l'aide des récits du Pasteur Louis, du curé de Campagne, du prêtre Drumont, on peut lire les angoisses spirituelles d'un monde post-guerre marqué par la lutte entre le Bien et le Mal. Car le journal, reflet de la conscience de l'écrivain et celle collective, est un miroir qui permet à celui qui le tient de se lire et faire lire aux autres leurs propres bêtises.

Lorsque je me suis assis pour la première fois devant ce cahier d'écolier, j'ai tâché de fixer mon attention, de me recueillir comme pour un examen de conscience. Mais ce n'est pas ma conscience que j'ai vue de ce regard intérieur ordinairement si calme, si pénétrant, qui néglige le détail, va d'emblée à l'essentiel. Il semblait glisser à la surface d'une autre conscience jusqu'alors inconnue de moi, d'un miroir trouble où j'ai craint tout à coup de voir surgir un visage – quel visage : le mien peut-être ?... Un visage retrouvé, oublié (Bernanos, 1936, p. 9).

Ce qui prouve que le point de vue de l'homme d'église sur la condition humaine compte désormais comme celui des spiritualistes existentiels à l'instar du garçon de café de Sartre dans *l'Être et le Néant*, de Meursault dans *L'Étranger* de Camus. Cependant toutes les questions existentielles ont des réponses religieuses chez les personnages de Mauriac, de Bernanos et de Mongo Béti.

Donc, la grandeur des romans de Mauriac, de Bernanos et de Mongo Béti se mesure par l'illusion de vérité qu'ils entretiennent. Intimement liés à la vision chrétienne de l'histoire, *La Fin de la Nuit* et *Journal d'un curé de campagne* portent l'esthétique du roman catholique tandis que *Le Pauvre Christ de Bomba* celle du roman colonial. Toutefois, ils demeurent tous assujettis à l'idéologie religieuse, mais qui n'est pas aussi étranger à la transgression artistique très en vogue dans la littérature du XXème siècle. Au fur et à mesure que se préciseront la nature et la forme de ce type de roman, il apparaîtra que son originalité recoupe en partie les choix esthétiques du roman de l'absurde dans une sorte de *continuum épistémologique*. Nous notons entre autres la désacralisation du cadre spatio-temporelle (des espaces souvent fermés surtout chez Mauriac), la désarticulation du récit (beaucoup de prolepse chez Mongo Béti, un enfilage de plusieurs récits secondaires chez Bernanos), la prééminence de l'anti-héros (Thérèse, le curé de campagne, Père Drumont) qui font penser que ces trois romanciers cherchent à brouiller la théorie du récit et déconstruire son moule classique.

CONCLUSION

Les interrogations métaphysiques posées en filigrane dans les trois récits montrent que la divergence entre le roman catholique et le roman colonial n'est quand même pas totale. Ils partent tous de l'absurdité de la vie, de la souffrance morale et du poids de l'angoisse corollaire à la faillite de la civilisation, aux guerres et à la colonisation. C'est seulement lorsqu'il s'agit de trouver des remèdes que ceux qu'on appelle les romanciers chrétiens se sont tournés vers les ressources de la religion. Mauriac et Bernanos nous auraient introduits dans une spiritualité immanente, à la fois ontologique et

existentielle, dans un monde moderne qui cherche à déchirer le rideau sacré qui relie la terre et le ciel. Tandis que Mongo Béti remet en cause l'authenticité du discours religieux en terre africaine dans le contexte colonial. La spiritualité chrétienne dans la production de ces écrivains s'inspire, soit de la liturgie chrétienne, soit de la Bible tout en restant ouvert au principe artistique moderne. La réécriture « du récit invariant chrétien » est faite donc à travers une écriture qui cherche à retrouver la voie du mystère et de la vérité dans une modernité spirituellement laïque. Le lecteur entrevoit dans la volte-face et le changement de rapport avec la morale religieuse, l'essentiel du contenu mystique de ces livres.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRIEU, Jacques, 1955, *La foi dans l'œuvre de Paul Claudel*, Paris, P.U.F.
- BARDECHE, Maurice, 1947, *Lettre à François Mauriac*, Paris, Pensée Libre.
- BERNANOS, Georges, 1936, *Journal d'un curé de campagne*, Paris, Gallimard.
- BERNANOS, Georges, 1926, *Sous le soleil de Satan*, Paris, Gallimard.
- BETI, Mongo, 1956, *Le pauvre Christ de Bomba*, Paris, Présence africaine.
- CLAUDEL, Paul, 1963, *Réflexions sur la poésie*, Paris, Gallimard.
- CORMEAU, N. 1951, *in L'art de François Mauriac*, Paris, Grasset.
- DELORT, Jacques, 1966, *La poésie et le sacré Rimbaud, Paul Valéry, Saint-John Perse, René Char*, Paris, Editions du labyrinthe.
- DIENE, Ibra, 1987, « Idéologies et discours subversifs dans le roman français de 1930 à 1945 : les exemples de Drieu la Rochelle et de Louis Aragon », Thèse de doctorat ès Lettres Nouveau Régime, université Paris XII.

- DU BOS Charles, 1954, *Journal V (1929)*, Paris, Éditions du Vieux Cotosier.
- DURAND, Gilbert, 1960, *Les Structures anthropologiques de l'Imaginaire*, Paris, Editions Bordas.
- ELIADE, Mircea, 1965, *le sacré et le profane (1957)*, Paris, Gallimard NRF.
- FOUCAULT, Michel, 1966, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- FRYE, Northrop, 1984 (pour la traduction française), *Le grand code : la Bible et la littérature (1981)*, Paris, Éditions du Seuil.
- GIDE, André, 1919, *La Symphonie pastorale*, Paris, Gallimard.
- LLOSSA, Mario Vargas, 2000, *Lettres à un jeune romancier*, Paris, Gallimard Arcadas.
- MAURIAC, François, 1935, *La Fin de la Nuit*, Paris, éd. Grasset.
- MAURIAC, François, 2000, *L'Herne*, (sous la direction de Jean Tongot), Paris, Gallimard.
- MAURIAC, François, 2000, *Mémoires intérieurs*, Paris, Gallimard nrf, Pléiade.
- MOUNIER, Emmanuel, 1953, *L'espoir des désespérés : Malraux, Camus, Sartre, Bernanos*, Paris, Seuil.
- SARTRE, Jean-Paul, 1947, « M. François Mauriac et la liberté » in *Situations I*, Paris, Gallimard, pp. 48-62
- SERRY, Hervé, 2002, « Littérature et religion catholique (1880-1914). Contribution à une socio-histoire de la croyance » *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, <https://doi.org/10.4000/chrhc.1656> pp. 37-59